

Si elle rencontre l'étrangeté

Texte de Jérôme Guitton

On sort d'une exposition, on se réveille après un rêve, l'ethnographe quitte la société qu'il observait. C'est la fin d'une expérience, le quotidien réinvestit notre temps. Quand est-ce que l'on change ?

Les conséquences immédiates sont rarement dramatiques. Nous ne sommes ni sur une scène de théâtre, ni dans la bible. Jocaste se suicide dès qu'elle a compris : elle a commis un inceste. Paul de Tarse a une vision sur le chemin de Damas, et aussitôt il devient chrétien. C'est un effet dramatique puissant que la coïncidence d'une expérience sensible avec une suite irréversible. Ce n'est pas toujours ainsi que cela se passe. Nous avons du temps devant nous. D'ailleurs,

Situating the moment of epiphany in the field ignores the dimension of time

écrit Guy Lanoue ¹. L'article s'intitule « Experiences of Power among the Sekani of northern British Columbia ».

1. Lanoue, G. (2007). Experiences of Power among the Sekani of northern British Columbia: Sharing meaning through time and space. *Extraordinary Anthropology: Transformations in the Field*; Jean-Guy Goulet et Bruce Miller (eds.) ; Norman: University of Nebraska Press (pp.237-253).

Il témoigne de sa lente compréhension d'une conception sekani de la puissance ; comment le contact avec ce peuple du Nord de la Colombie-Britannique a d'abord été l'occasion d'une expérience frappante dont notre auteur n'était pas parvenu à faire sens ; et que c'est après des années d'errance, guidé par l'instabilité universitaire, chassant les contrats courts dans divers lieux d'enseignement et de recherche, au moment même où, obtenant une place de professeur titulaire, cette mobilité prenait fin, se sentant alors étranger en tout lieu, que l'épiphanie survint. Ses propres pérégrinations lui avaient fait entrevoir une inquiétude nomade de l'harmonie, dynamisée par un équilibre entre arrêts et déplacements ; une telle vie trouvait enfin un sens dans l'enseignement qu'une Sekani lui avait délivré des années plus tôt, en le confrontant à un molosse immobile.

Si je convoque l'enquête ethnographique, c'est pour faire un parallèle avec les expositions virtuelles. Elles nous placent sur un terrain similaire : nous y explorons un lieu qui nous reste obstinément inconnu. On peut en sortir marqué, sans avoir aucune prise sur ce qui nous frappe. Alors Lanoue nous avertit : la compréhension peut survenir en dehors du terrain, loin de lui, longtemps après. Si l'invraisemblance de la traversée persiste, nous hantant ; si elle rencontre l'étrangeté de notre propre existence.

Et n'est-ce pas une invraisemblance qui insiste dès qu'elle se dévoile ? Lorsque, par mon extension virtuelle, je vois danser de grandes ombres immatérielles, dehors, je ressens le désir de sortir de la maison pour m'en approcher. La curiosité m'éloigne alors de cette voix fatiguée qui résonne dans ce manoir victorien, et qui semble en avoir infiniment contemplé l'intérieur — jusqu'à

l'épuisement.

Un épuisement sensible qui pourrait avoir conduit à l'horreur ; je me souviens maintenant d'un mot de Walter Benjamin : « La seule description du style des meubles de la seconde moitié du XIX^e siècle donne naissance au roman policier, au centre dynamique duquel se trouve la terreur de l'appartement ». Pourtant, lorsque j'écrivais la voix du manoir, ce n'était pas la terreur bourgeoise qui me dominait : au contraire, j'y entendais un de ces nombreux esthètes ouvriers qui rabotaient des parquets de tels manoirs, s'arrêtant sur la lumière pour rêver ; avant, la nuit, d'écrire des poèmes dans les revues de leurs camarades typographes. La sensation est ambiguë : entre émancipation et fatigue, fuite et exploration.

Aussi, comme dans le rêve, nous sommes face à une expérience qui commence à nous hanter dès son apparition — sans attendre, comme si elle craignait d'être oubliée au réveil. Comme le rêve, elle se présente avec une prise sur nos désirs ; par le don fugace d'un avatar, qui est comme un nouvel organe chevillé à mes yeux, mes oreilles et mes mains.

Louise Erdrich, puisant dans sa tradition Ojibwa, nous transmet l'histoire d'un chasseur au corps nouveau, étendu par la viande qu'il avait attachée à ses membres.² Le chasseur lui-même apparaît comme un avatar pour son ancien mentor qui, resté à la maison, mesure ses pas en jouant du tambour, et guide ses balles en chantant. Est-ce une analogie ? Armand Ruffo, de la même tradition, nous met en garde : pour comprendre les histoires

2. Erdrich, L. (1989). *Tracks*. Harper Perennial (pp. 100-104)

Ojibwa, les données ethnographiques ne suffiront jamais tout à fait ; ces histoires sont faites pour être vécues.³ Et au sein de la communauté. Cette littérature colle à la peau de celui qui la comprend.

C'est certainement sur ce point que la pensée autochtone nous interrogerait : « comment faites-vous pour distinguer le vrai rêve de l'insignifiant ? Le vrai, c'est ce qui sert le commun. On se réunit, quelqu'un propose un songe qui lui semble pouvoir raconter une histoire partagée, et on s'en inquiète ensemble ». Qu'en dire ? Pas de réponse précipitée.

3. Ruffo, A. G. (1993). Inside Lookout Out: Reading "Tracks" from a Native Perspective. Looking at the Words of our People: First Nations Analysis of Literature; J. Armstrong. (Ed.); Penticton, B.C.: Theytus Books Ltd (pp. 161-176).

If it resonates with

Text by Jérôme Guitton

We step out of an exhibition; we awaken from a dream; the ethnographer leaves the society he was observing. It is the end of an experience, and daily life reclaims our time. When do we truly change?

Immediate consequences are rarely dramatic. We are neither on a theater stage nor within the pages of the Bible. Jocasta takes her life as soon as she understands: she has committed incest. Paul of Tarsus has a vision on the road to Damascus and immediately becomes a Christian. Such is the power of dramatic effect when a sensory experience coincides with an irreversible transformation. But things do not always happen this way. Time stretches ahead of us. Indeed,

Situating the moment of epiphany in the field ignores the dimension of time

writes Guy Lanoue in an article titled “Experiences of Power among the Sekani of Northern British Columbia”¹. He recounts his gradual understanding of a Sekani conception of power—how his contact with this northern British Columbian people initially gave rise to

1. Lanoue, G. (2007). Experiences of Power among the Sekani of northern British Columbia: Sharing meaning through time and space. *Extraordinary Anthropology: Transformations in the Field*; Jean-Guy Goulet and Bruce Miller (eds.) ; Norman: University of Nebraska Press (pp.237-253).

a striking experience he could not decipher; and how, after years of wandering, shaped by academic precarity, chasing short-term contracts in diverse institutions of teaching and research, it was only at the moment he obtained a tenured position—when this mobility finally ceased, leaving him feeling alien everywhere—that the epiphany occurred. His own peregrinations had allowed him to glimpse a nomadic unease with harmony, energized by a balance between movement and stillness. At last, this way of life resonated with the teaching a Sekani had offered him years earlier, when she confronted him with the sight of an unmoving mastiff.

I invoke the ethnographic fieldwork to draw a parallel with virtual exhibitions. They place us in a similar terrain: we explore a space that remains obstinately unfamiliar. One might leave deeply marked, yet powerless to grasp what has struck them. Lanoue's warning then becomes relevant: understanding may arrive far away from the field, after a long while. If the implausibility of the encounter lingers, haunting us; if it resonates with the strangeness of our own existence.

And it is a implausibility that insists the moment it reveals itself, isn't it? When, through my virtual extension, I see great immaterial shadows dancing outside, I feel a desire to step out of the house and draw near. Curiosity pulls me away from that tired voice resounding in the Victorian manor, which seems to have endlessly contemplated its interior—until exhaustion.

A sensory exhaustion that might verge on horror; I recall now a phrase by Walter Benjamin: "The mere description of the style of furniture from the second half of the 19th

century gives rise to the detective novel, whose dynamic center is the terror of the apartment.” And yet, when I wrote about the voice of the manor, it was not bourgeois terror that dominated me: on the contrary, I was hearing one of those many working-class aesthetes, planing the floors of such manors, pausing to dream in the light; and at night, composing poems for the magazines of their fellow typographers. The sensation is ambiguous: caught between emancipation and fatigue, escape and exploration.

Similarly, as in a dream, we face an experience that begins to haunt us the very moment it emerges—without delay, as if it fears being forgotten upon waking. Like a dream, it seizes upon our desires; through the fleeting gift of an avatar, a kind of new organ grafted to my eyes, ears, and hands.

Louise Erdrich, drawing from her Ojibwa tradition, recounts the story of a hunter who carried an animal cut into pieces, only to see the flesh attach itself to his own body.² The hunter himself appears as an avatar for his former mentor who, remaining at home, measures his steps by playing the drum, and guides his bullets by singing. Is this an analogy? Armand Ruffo, also from this tradition, offers a warning: to truly understand Ojibwa stories, ethnographic data will never suffice entirely, for these stories are meant to be lived, and within the community.³ This literature clings to the skin of those who comprehend it.

2. Erdrich, L. (1989). *Tracks*. Harper Perennial (pp. 100–104)

3. Ruffo, A. G. (1993). *Inside Lookout Out: Reading “Tracks” from a Native Perspective*. *Looking at the Words of our People: First Nations Analysis of Literature*; J. Armstrong. (Ed.); Penticton, B.C.: Theytus Books Ltd (pp. 161–176).

Surely, it is on this point that Indigenous thought would question us: "How do you distinguish the true dream from the trivial? The true is what serves the collective. We gather, someone offers a dream they believe can tell a shared story, and we worry over it together." What can we say to that? No hasty answers.